Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 39

Artikel: Le "Major Davel"
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208959

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faisante célérité. Je croyais déjà voir les grandes tours de Gênes, ses forts poindre à l'horizon, mais le gouvernement napolitain nous réservait encore de longs jours de souffrance.

A 11 heures, au lieu de Gênes, nous vîmes Gaëte et ses fortifications se dessiner. Sur un commandement du vapeur où nous étions, toutes les troupes se dirigent vers la ville. A midi on jette l'ancre, la vapeur crie et meurt dans les tuyaux, nous ne bougeons plus.

Qu'elles furent longues, ces journées de Gaëte! Impossible de descendre à terre, réduits à nous nourrir d'un biscuit qu'on ne pouvait casser qu'en le lançant à terre, et d'un petit morceau de fromage blanc, salé somme l'eau de mer, dans l'intérieur duquel des vers, pareils à des vers de suif, grouillaient à donner mal au cœur.

Sur nos têtes un soleil de plomb brûlait le pont, aucune place pour étendre nos membres endoloris. L'eau, dans une grande cuve brûlée par le soleil, était plus que tiède, elle était chaude.

Autour de nous, les barques, les patrouilles faisaient bonne garde. Au-dessus de nos têtes les canons des forts étaient braqués sur nos vaisseaux, et le capitaine, tranquille, fumait son havane dans sa cabine et dégustait un sorbet dont la vue seule me donnait soif.

Qu'elles furent longues ces journées des dimanche 10, lundi 11, mardi 12, et mercredi 13 juillet! Je crus que nous allions mourir à Gaëte.

Le consul sarde, à Gaëte, avait refusé le passage par Gênes, et la France l'accordait par Marseille.

Le mercredi, j'obtins la permission avec trois ou quatre camarades d'aller à terre chez le consul de France. Il y avait dans la barque : Vicarino, de Fribourg, mort dans la Seine, à Paris; Imperatori, officier garibaldien, frère de celui qui commit l'attentat avec Greco et autres, contre l'empereur; puis Barraud, mort en revenant du Mexique. A terre, on nous escorta chez le consul, et les soldats de marine ne nous permirent pas même de nous désaltérer près d'un aquaiolo. Plus tard, Garibaldi a rendu à ces chiens de soldats de marine la monnaie de leur pièce et nous n'avions rien à leur reprocher.

Je jetais, pour passer le temps, par petits morceaux, mon biscuit par dessus le bord; alors du fond de la mer, les « mule » venaient par bandes les prendre avec leurs longs becs; le soir, au coucher du soleil, et comme se donnant le mot, toute la troupe disparaissait dans le fond vert sombre du golfe.

Le mercredi après-midi on nous pria fort poliment, ma foi, et c'était la première fois, de nous atteler aux cordes et de remonter les ancres. Ce fut vite fait; puis les grandes roues commencèrent à battre les flots; Gaëte à son tour disparut à nos yeux. Nous vîmes encore longtemps au-dessus des flots sa grande tour au bord des rochers et derrière les montagnes arides des Etats Romains.

Une brise chaude, amenant avec elle les senteurs de la mer, nous réchauffa pendant cette nuit. Le lendemain, en pleine mer et de temps à autre un bâtiment nous saluait par trois fois sur notre passage.

Chose étrange, le même bâtiment *Vesuvio*, qui m'avait amené, me remmenait.

Nous regardions avidement au loin, cherchant à percer l'immensité de l'horizon; mais, hélas! toujours rien. Le jeudi soir, l'île de Corse était à notre gauche; le vendredi, devant nous, les îles d'Hyères et les grandes côtes escarpées, couvertes de moulins à vent. Le lendemain nous eûmes tout le jour, à notre gauche, les côtes de France. Vers le soir, nous passâmes entre la flotte française qui revenait d'Italie. Qu'ils étaient imposants, ces lourds vaisseaux de ligne, élevant et descendant par trois fois le drapeau de la France! Nos matelots saluaient à leur tour avec le grand drapeau blanc aux armoiries jaunes.

Toulon, dans le lointain, brillait au soleil couchant. Puis des montagnes bleues se succédaient sans relâche, la dernière nuit approchait. Il était bien tard quand nous vîmes des milliers de lumières briller devant nous; nous étions dans le port de Marseille. Sur les murs des jetées, les gamins, voyant nos vestes blanches, criaient : « Eh! des prisonniers autrichiens. » Notre bateau prit place entre deux grands vapeurs, l'un américain, le *Brigton*, l'autre espagnol, le *Pelasjo*. La nuit était belle; cette forêt de mâts, à travers laquelle on distinguait les hautes maisons blanches et les grands écriteaux français, tout cela me semble arrrivé d'hier.

Le lendemain matin, chacun sautait de bateau en bateau jusqu'à terre; personne n'aurait osé nous retenir. Une fois à terre, on se retournait, menaçant du doigt cette terre maudite pour le soldat, que symbolisaient encore les vapeurs napolitains.

On nous fit camper sur le plateau de St-Jean, dans un camp que venaient d'abandonner les zouaves. On mit trois ou quatre régiments de ligne en route pour nous rassembler tous. Et les « chasseurs de France », aux uniformes verts, riaient de voir quelques soldats pris de vin. Après tant de privations, on pouvait bien nous passer cela. Dans les rues, les vestes blanches, bras dessus bras dessous, chantaient avec les zouaves bronzés.

Quand la nuit fut venue (c'était le samedi), on nous embarqua, par quarante, dans des wagons à bestiaux, et toute la nuit, sans arrêt, le train roula vers la patrie.

Le dimache 17 juillet, à deux heures de l'après-midi, le train s'arrêta dans la gare de Genève, au milieu de la foule accourue pour nous voir. Les autorités nous avaient donné pour gardes d'honneur... des gendarmes.

* * *

Aujourd'hui, la bannière de la Suisse ne flotte plus qu'en Suisse, et si ses enfants vont grossir les rangs des armées qui asservissent les peuples, c'est une tache qui retombe sur les individus et non sur la nation.

L'histoire impartiale a pris note de cet épisode du Champ-de-Mars, elle l'a classé avec les massacres du 15 mai, les pillages des banques et les mystères de la Vicaria, au bilan du règne des Bourbons.

Les noms des quelques braves qui ont fait plus pour l'unité italienne que toutes les guerres de l'indépendance ont été oubliés et leurs corps jetés dans les grandes fosses du Campo-Santo, pêle-mêle avec les gens du peuple et les lazzaroni. La presse des Bourbons a répandu aux quatre vents de la terre des détails mensongers de l'affaire. D'après elle, les menées révolutionnaires, les agents provocateurs de l'Italie, l'argent de la France, telles étaient les causes de la révolte.

Jamais, quelque détestable qu'ait été la cause qu'ils défendaient, les Suisses n'ont trahi cette cause pour de l'argent, et, nous autres, obscurs soldats de cette époque, nous dirons : « Rappelez-vous ces punitions sans motifs, cette tyrannie barbare, ces coups de bâtons, ces soldats renvoyés chez eux la tête à moitié rasée; rappelez-vous, Ulrich, rappelez-vous ces pauvres galériens assis, pensifs, la chaîne aux pieds, sur les canons de la Darsène, regardant au loin les navires qui emportaient vers la patrie, au milieu de mille clameurs, les heureux congédiés! »

Le mouchoir. — Un monsieur se trouvait, l'autre jour, en tramway, assis en face de deux gamins abominablement sales. L'un d'eux avait entre autres grand besoin de moucher.

Le monsieur, justement dégoûté à cette vue, fait au gamin :

— N'as-tu pas un mouchoir de poche?

— Oui, que j'en ai un... mais c'est pas pour le prêter !

LE SAPIN DU TRONE

Le plus grand nombre des souverains sont de pauvres diables, assure-t-on, si l'on compare leurs fortunes personnelles ou leurs listes civiles avec les sommes que peuvent dépenser nos modernes milliardaires. M. Rockfeller qui peut payer chaque jour 150,000 francs sans dépasser ses revenus, contemplera d'un œil dédaigneux les 3500 francs dont peut disposer M. Fallières.

Que peut bien penser ce dernier, du roi Nicolas de Monténégro, dont la liste civile et les apanages n'atteignent pas 190,000 francs l'an? Le roi de la Montagne noire pourrait cependant lui donner des leçons et en particulier lui enseigner ce précepte qu'il n'y a pas de petites économies. C'est du moins ce qui résulte d'une légende qui courait récemment et que je veux vous narrer.

Il y a seize ans, le futur roi maria sa fille au souverain d'Italie et, à cette occasion, il s'acheta un huit-reflets flambant neuf. Dès lors, la mode a un peu changé : la hauteur n'est plus la même et les bords ont été modifiés. Pris d'un mouvement généreux, Nicolas Ier donna le haut de forme à son valet de chambre qui, pour en faire ses beaux dimanches, le porta chez le premier chapelier de Cettigné pour un coup de fer soigné.

L'effet fut foudroyant. Le couvre-chef avait retrouvé ses huit reflets et le roi s'extasia.

— Combien t'a coûté l'opération ?

— Trois couronnes.

— Les voici, rends-moi le chapeau.

Et voilà comment on fait les bonnes maisons.

A qui le crâne ? — Le fossoyeur du village est malade, et c'est l'ami Tâchefer qui a été chargé de le remplacer pour creuser une nouvelle tombe.

La pioche sur l'épaule, il entre à la pinte, où est déjà attablé maître Gustave de la Bombarde, gros bonnet sur tête dure, et municipal depuis nombre d'années.

— Alors, Tâchefer, ça a bien été, au cimetière? As-tu creusé au moins assez profond ?

— Pardi oui, Gustave; seulement, pense-te voir qu'arrivé tout au fond, j'ai trouvé là une vieille tête; je t'y ai foutu quelques bons coups de pioche, mais y avait pas moyen de l'épécler. Ma foi, je pense que c'était une tête de municipat ! S. N.

Villégiature à la montagne. — Comment? qu'est-ce que c'est que cette note? *Chambre à la nuit : 14 francs?* Et j'ai couché sur le billard !

— Parfaitement, monsieur, c'est conforme au tarif, voyez sur le mur : *Billard à 2 francs l'heure.* Monsieur a occupé le billard pendant sept heures.

Arrosage. — M. X... arrosait l'autre jour son jardin, suivi par son fils cadet qui l'observait avec un vif intérêt.

— Dis, p'pa, pourquoi qu'on arrose les plantes ?

— Mais, mon chéri, c'est parce qu'elles ont soif, et puis, c'est pour les faire pousser.

L'enfant réfléchit un moment, en regardant avec attention son père.

— Alors, dis, p'pa, tu as dû arroser beaucoup tes moustaches, pour qu'elles soient si grandes?

Le « Major Davel. » — C'est de l'horaire qu'il s'agit ici ; l'un des mieux faits et des plus faciles à consulter. Son format portatif, la disposition des matières, l'exactitude et l'abondance des renseignements qu'il donne, lui assurent de plus en plus la faveur dont il jouit. (Hoirs d'Adrien Borgeaud, édit.) Prix : 20 centimes (couverture papier); 30 centimes, avec couverture toile cirée.

Théâtre — Ce soir samedi, au Théâtre, à 8 ¼ h., le célèbre comédien *Le Bargy* nous jouera la non moins célèbre pièce de Rostand, *Cyrano de Bergerac*. Quatre ou cinq des meilleurs artistes du Théâtre de la Porte-Saint-Martin lui donneront la réplique. C'est, on le voit une double aubaine; et quelle aubaine! — Les billets sont en vente dans les bureaux de location de MM. Tarin et L.-O. Dubois, et le soir à l'entrée.

Kursaal. — Le programme de cette semaine ne le cède en rien aux précédents. Toute une série de numéros de choix y figurent. Avec le populaire chanteur « Villa » et sa gracieuse partenaire, il faut mentionner les « Loyals trio de clowns musicaux »; la célèbre « Manola Gaditana », véritable phénomène vocal; la petite « Nana », miniature artistique; les « Minellis », gymnastes extraordinaires; la gracieuse « Avello », équilibriste; les vues du Ciné-Kursaal, si intéressantes; le chanteur excentrique « Ni-quet », très drôle, et les « Bengalis », un numéro délicieux d'originalité.

Cette série d'attractions sera une des dernières, la troupe d'opérette débutant le 18 octobre.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO